Ethnographie de la sujétion

Le journaliste politique et ses sources

Ethnography of subjection Analysis. The political Journalist and his Sources

Thomas Berjoan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7113>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7113

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 213-225

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Thomas Berjoan, « Ethnographie de la sujétion », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 01 juillet 2004, consulté le 02 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7113> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7113>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

> NOTES DE RECHERCHE

THOMAS BERJOAN

Institut d'études politiques, Lyon
Centre de politologie de Lyon Ceriep
thomas.berjoan@free.fr

ETHNOGRAPHIE DE LA SUJÉTION. LE JOURNALISTE POLITIQUE ET SES SOURCES

Résumé. — À partir d'une démarche inductive et ethnographique, nous avons travaillé la question des relations entre journalistes politiques et hommes politiques. Les résultats de cette approche compréhensive nuancent l'analyse en termes de sujétion du journaliste. L'étude diachronique de la relation permet de comprendre le processus de familiarisation du journaliste et d'éclairer, de façon différente, les règles de fonctionnement familières du milieu. Une attention particulière à ces situations de routines invite à analyser les contraintes, mais aussi les ressources dont elles sont porteuses pour le journaliste. La relation aux sources est également caractérisée par les discontinuités que l'on constate dans l'engagement des journalistes, discontinuités provoquées par un conflit – conscient ou non – entre une identité authentique et la situation professionnelle.

Mots clés. — Journalisme, politique, sources, familiarité, subjectivité, sujétion.

La relation entre les journalistes politiques et leurs interlocuteurs est un objet d'attention particulier. Depuis une dizaine d'années, dans le contexte français, de nombreux observateurs – universitaires, journalistes, essayistes – se sont confrontés à une relation qui pose problème. Notre champ de recherche est déjà largement parcouru, structuré par un ensemble de travaux complets, notamment au niveau théorique (Neveu, 2001 : 56)¹. Prenant en compte ces différents acquis, notre étude peut se définir, avant tout, comme une démarche empirique, circonscrite à un terrain particulier. La période qui a précédé les deux élections nationales, de janvier à fin mars 2002, a paru particulièrement pertinente pour appréhender le rapport des journalistes politiques à leurs sources. Sur un territoire d'enquête, restreint à la ville de Lyon, nous avons profité de ce moment privilégié d'activité politique pour ré-expérimenter les différentes conceptions qui ressortent majoritairement des études sur l'objet : un journaliste dominé et aliéné dans des relations d'interdépendance, voire de connivence. Nous résumons cette situation sous le terme de sujétion.

À la base de notre travail (Berjoan, 2002), se trouve une hypothèse issue d'une précédente recherche sur la pluralité des modes d'engagement chez les journalistes de proximité, et formulée à partir d'un ouvrage de référence sur le rapport aux sources (Accardo, 1995). Dans l'interdépendance de la relation, le journaliste souffre de domination et d'aliénation. L'explication de la non-insurrection des journalistes contre leurs conditions de travail, en termes de « misère de position », est pertinente à un niveau général d'explication, mais une fréquentation du terrain a laissé entrevoir de plus subtils reliefs. Il semblerait que la relation aux sources soit plus complexe et ne puisse être uniquement décrite ainsi. Nous avons repris cet objet et ces questions dans une démarche inductive. La mise en place d'un dispositif d'enquête, que nous détaillerons ensuite, a certes été influencée par nos lectures. Mais, repartir du terrain a donné la possibilité de saisir, en situation, le sens que les acteurs donnent à leurs actions. Cela a paru plus adapté, pour éviter que la compréhension de l'objet ait pour point d'appui le jugement de valeur du chercheur, voire son idée de ce que devrait être « un bon rapport aux sources ».

L'enquête fait ressortir plusieurs points de réflexion autour de la nature des relations et la façon dont se coordonnent les comportements. La relation est analysée comme un processus en évolution permanente, où la durée joue un rôle complexe sur l'efficacité journalistique des formes d'engagement déjà soumises à des logiques contradictoires. Cette approche problématisée et empirique des situations invite à nuancer, compléter ou préciser les conclusions de recherches plus générales et théoriques sur la sujétion du journaliste. Le niveau de compréhension supplémentaire, apporté par la démarche, offre des prises pour discuter la domination du journaliste, à partir de son rôle dans la constitution d'un

¹ Le travail de synthèse d'É. Neveu est fondamental, notamment le chapitre sur les sources qui pose la question de la professionnalisation et du pouvoir de celles-ci.

réseau et des ressources que lui offrent ces relations. Une réflexion sur les phénomènes de distanciation des journalistes, face à leur engagement et à eux-mêmes, dans leur rapport aux sources, permet de repréciser la notion d'aliénation. Pour cette recherche, la partie empirique a été une première étape fondamentale et a fait l'objet d'une attention particulière.

Une démarche de type ethnographique

La volonté de placer l'empirie à la base de cette étude a conduit à privilégier un mode de recueil des données : l'observation directe des pratiques. Il a fallu tenir compte des difficultés inhérentes à cette méthodologie (Lapassade, 1991) : l'entrée sur le terrain, le rôle du chercheur, sa participation, son influence sur les situations. L'essentiel était d'éviter l'écueil de ne travailler qu'à partir des discours des acteurs, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, recueillir son matériau par l'entretien présente le risque de déboucher sur une analyse de re-présentations des situations de travail, et non sur des actions réelles. Même si nous avons eu recours, entre autres techniques à celle-ci, elle génère des distorsions provoquées par la présentation de soi, la recherche de cohérence, la simplification des situations. En entretien, le recul sur les engagements, lors d'actions réelles, crée un discours extérieur empreint d'une réflexivité « étrangère » à l'action. En soi, ceci est intéressant de façon complémentaire, mais ne peut satisfaire l'objectif de la recherche.

Ensuite, l'importante production d'ouvrages², qui traitent de cette question, conditionne et oriente la prise de parole des professionnels. C'est d'autant plus vrai que, pour des raisons internes au champ médiatique, les travaux qui adoptent les postures les plus critiques, sont souvent celles qui bénéficient d'un large écho. Le résultat de ce phénomène influence la situation d'entretien de deux façons principales : par un discours « défensif » consistant à privilégier une vision positive et valorisante du métier, vision qui justifie alors un certain type de critique (Le Bohec, 2000). À l'opposé, il existe l'entretien « thérapeutique » où le journaliste fait état des difficultés, des déceptions, des frustrations inhérentes à son rapport aux sources, mais qui tend également à gommer une certaine complexité, au profit de la vertu exutoire. Le récent ouvrage de Daniel Carton (2003) en est une bonne illustration : ainsi, des éléments complexes, comme la durée dans la relation, sont-ils exclusivement présentés comme négatifs. Une autre lecture du matériau empirique proposé, à partir de la logique des journalistes en action, peut faire apparaître des compréhensions positives.

² On peut se référer aux travaux les plus récents de P. Bourdieu sur les médias (1994, 1996) et à leur large diffusion. D'autres travaux critiques non-scientifiques sont également connus des journalistes, comme ceux de S. Halimi (1997) ou de D. Carton (2003), pour ne citer que ceux-là.

L'observation directe comporte des propriétés heuristiques fondamentales. Bien que fastidieuse et moins productive que l'entretien, cette technique permet de réduire considérablement les biais évoqués plus haut. En effet, pour les journalistes, il est beaucoup plus difficile de simplifier – volontairement ou non – la complexité des actions réelles, avec ce qu'elles offrent de ressources et de contraintes. Cette technique permet également de concilier deux exigences qui sont essentielles dans le cadre d'une sociologie compréhensive. Elle permet de ne pas substituer le sens que les acteurs donnent à leurs actions par celui du chercheur. Une critique qui se fonderait sur une conception normative implicite de la presse et de ses rapports au politique, non interrogée dans l'analyse, constituerait un biais et une limite. Cette empathie avec le point de vue des acteurs fait ensuite place à une seconde exigence, pour le chercheur, qui consiste à prendre de la distance. La position extérieure doit faciliter ce double mouvement, ainsi que la connaissance des données socio-historiques qui forment le contexte général des conditions d'exercice du journalisme. Pour autant, si la compréhension de l'activité reste l'objectif premier de cette démarche, elle n'abandonne pas toute puissance critique. Il est envisageable d'apporter un discours qui prenne au sérieux les possibilités de compréhension positive ainsi que les possibilités de « fautes », pour reprendre le terme de Cyril Lemieux (2000). L'analyse, qui ne prend pas appui sur des réalités extérieures à celles vécues par les acteurs, a ainsi l'avantage d'être acceptable, sans pour autant être une reprise naïve des catégories manipulées par ces mêmes acteurs.

Le journalisme politique à Lyon en période pré-électorale

De janvier à mars 2002, l'actualité politique lyonnaise a été marquée par le caractère local de l'élection législative et par les résonances de la présidentielle (permanence pour les candidats, meetings...). Nous avons réduit l'investigation aux journalistes politiques lyonnais de presse écrite et procédé en plusieurs temps. La première entrée est une demande de « stage d'observation » de trois mois, à la rédaction « politique et société » d'un hebdomadaire lyonnais³, ceci pour mener à bien une démarche d'observation participante périphérique, selon la typologie utilisée par Georges Lapassade (2001). Afin de faire oublier un strict rôle d'observateur, nous avons proposé et accepté quelques collaborations (brèves, rubriques) au sein du journal. Cette démarche permet de ne pas sortir de la position du chercheur, avec un certain degré d'implication – ce qui est nécessaire – sans pour autant jouer un rôle fondamental dans les situations étudiées. Elle a également évité de focaliser l'attention des journalistes sur la nature de nos prises

³ Pour les institutions comme pour les journalistes, cet article respecte la confidentialité établie entre le chercheur et les enquêtés. Les citations seront donc laissées telles quelles dans ce texte.

de notes, même si la présence d'un « observateur », au sein d'une rédaction, est un phénomène inhabituel qui suscite des interrogations. Le stage a toutefois apporté sa contribution. Nous avons assisté à toutes les situations de la vie d'une rédaction : conférences, discussions, plaisanteries, communications téléphoniques, rendez-vous.

La deuxième entrée a été plus personnelle. Suite à une recherche précédente, qui avait permis de garder des contacts dans un quotidien, nous avons pu facilement rencontrer les journalistes et, après présentation des modalités de l'étude, l'une d'entre eux a accepté d'être accompagnée pendant trois mois (conférences de presse, ouverture de permanence, rencontre avec les candidats, meetings, soirée de campagne). Sur ses conseils, nous avons contacté un journaliste d'un autre quotidien qui a également accepté d'être « suivi » de cette manière. Ces entrées ont rendu possible une couverture importante de l'actualité politique, et permis l'observation de nombreux professionnels, ceux-ci couvrant souvent les mêmes événements. Sur le terrain, notre présence n'était pas justifiée, les journalistes se contentant la plupart du temps de dire à leurs interlocuteurs : « Il est avec moi ». Entre deux rendez-vous, nous revenions à la rédaction. Enfin, la démarche – de type ethnographique – a été complétée par neuf entretiens semi-directifs. Ceux-ci se sont déroulés au cours du mois de février 2002, après une première phase de familiarisation. Nous avons insisté pour que les journalistes racontent des situations de travail, sans négliger les souvenirs, les anecdotes. Ce faisant, nous espérions limiter l'aspect formel de l'entretien et la mise en discours contrôlé de leur travail, cette forme d'expression choisie aidant la parole à se libérer et donnant accès à des éléments inédits, à valeur heuristique.

L'appropriation d'un espace familial par le journaliste

Il est difficile d'étudier le rapport aux sources de façon statique. En effet, nous sommes en présence d'une relation en constante évolution, et son analyse se doit d'être diachronique. Pour comprendre la façon dont travaillent les journalistes, à un moment donné, il faut avoir une idée du processus qui conduit aux relations telles qu'on peut les observer. Lors des entretiens, une attention particulière a été consacrée aux débuts de carrières, démarche complétée par les entretiens et l'observation de deux journalistes relativement inexpérimentés. Nous avons essayé de reconstituer la phase de familiarisation, l'appropriation par le journaliste de son espace de travail. La meilleure façon de se rendre compte de l'existence d'un « entre-soi » qui fonctionne selon des règles spécifiques – ce que nous appelons mode de coordination des actions – se situe dans l'observation extérieure des réactions. Jean-Claude Kaufmann (1997 : 40) signale, à propos de l'univers familial domestique, que « seul le regard extérieur révèle son étrangeté ». À ce titre, notre expérience et notre étonnement initial, confronté aux codes de

cet « entre-soi », est un bon indicateur. Cette surprise se retrouve chez les journalistes qui débutent dans le microcosme de l'Union européenne à Bruxelles (Baisnée, 2000). De même, chez les journalistes lyonnais : « On [politiques et journalistes] est dans le même bocal. Les tutoyer, tout ça, je trouvais ça bizarre [...] au début, ça me choquait ». Un autre témoignage le confirme : « Au début, c'est quand même un milieu particulier, honnêtement, il y a beaucoup de codes, de choses, ben, t'es quand même assez largué... ».

La double occurrence du syntagme « au début » amène à penser à un « après ». Entre-temps, il y a la « familiarisation » pendant laquelle le regard du journaliste qui porte une condamnation morale/citoyenne (« ça me choquait »), semblable à un observateur extérieur⁴, change. Il apprend à maîtriser le décodage des situations, à acquérir les compétences relationnelles, à ajuster son comportement. Les journalistes cristallisent cette « période de déperdition »⁵ – deux ou trois ans selon les interlocuteurs – sur la constitution du carnet d'adresses. Le débutant arrive dans un espace qui lui pré-existe et il lui est très difficile de ré-inventer l'ensemble des pratiques, et de passer outre les contraintes objectives (importance des positions respectives dans le champ journalistique et politique, dépendance vis-à-vis d'interlocuteurs obligés, contraintes de format et de temps) qui peuvent cautionner une analyse en termes de domination. En revanche, une attention particulière au processus d'appropriation d'un espace qui devient familier, permet de revenir sur la conception d'une imposition unilatérale de la relation à un journaliste dominé. L'appréhension du rapport aux sources se fait en dehors de toute norme définie par la profession : il est individualisé. Que ce soit pour les professionnels qui ont suivi une formation scolaire spécialisée ou pour ceux formés « sur le tas », cette question n'est traitée à aucun moment. Chaque journaliste a « sa façon de faire, ses interlocuteurs ». Si « tout le monde travaille de cette façon », ce n'est pas pour autant une pratique collectivement définie. Il faut alors identifier la dynamique de repères à partir desquels les journalistes s'approprient et se constituent leur univers familier. Le choix des interlocuteurs privilégiés, les lieux des rencontres et la fréquence sont personnels. Ainsi peut-on comprendre, sans l'interpréter systématiquement de façon négative (connivence), pourquoi la « grammaire naturelle »⁶ (Lemieux, 2000 : 110) est celle qui domine : la personnalité, le charme, l'intimité, la restitution. À l'inverse, toute évaluation de la situation, à partir de critères généraux, est strictement évacuée. Par exemple, la référence à une appartenance à caractère politique – le clivage droite/gauche – est non acceptable : « Il me sort tout : "Vous êtes une vendue, vous êtes de gauche, vous écrivez que des choses pour faire plaisir à la gauche". Je lui dis "Vous le prenez comme ça, M. D, vous le pensez vraiment, que je suis ça ? Très bien, au revoir", je

⁴ Pour exemple, voir le film de P. Carles, *Pas vu pas pris*, C-P Productions et Listen Prod, 1997.

⁵ Cette période est considérée par les journalistes comme une période d'apprentissage, donc d'efficacité croissante. En ce sens, le journaliste n'est pas pleinement « opérationnel ».

⁶ La grammaire est l'ensemble des règles à suivre pour agir de façon correcte aux yeux des partenaires.

fais mine de sortir... "Mais ne sortez pas, on va discuter" me dit-il. Après, on s'est dit nos vérités, et les choses vont mieux aujourd'hui. Je dis pas que lui, il pense que je suis de son bord, et que je vais arranger les choses, mais il me parle facilement, et il me dit les choses quand il n'est pas d'accord, et moi, je lui envoie des vanes en réciprocité, et on a vidé l'abcès. C'est bien de vider l'abcès ». La faute de l'élu vient de sa définition de la relation à partir d'un critère non reconnu comme valide : « de gauche ». Le retour à la norme passe par une explication à caractère personnel, conforme à la grammaire naturelle : « vider l'abcès ». L'opposition peut avoir lieu dans la coordination familière, mais elle doit prendre une forme convenable : « des vanes ». La familiarité ne détermine pas la connivence ou le conflit. À un niveau plus théorique, deux articles de Laurent Thévenot (1990, 1994) décrivent les spécificités des logiques à l'œuvre dans les engagements de type familial. C'est un cadre permettant de comprendre le sens d'attitudes qui peuvent aller de la connivence au conflit. Ces travaux mettent en lumière des possibilités non-conventionnelles de coordination des actions, ce qui donne des moyens pour analyser, de façon complexe, des relations domestiques trop souvent réduites à une dimension unique (connivence).

La familiarité de situations professionnelles

Pour chercher des informations, le journaliste fait appel à la fiabilité de ses interlocuteurs. En dehors de l'indépendance structurelle qui lie l'homme politique et le journaliste, l'absence de référent collectif, de procédure officielle (contrat, commande), pour réguler une situation professionnelle, nécessite un niveau de coordination qui ne se rencontre habituellement que dans des domaines domestiques (amitié, par exemple) : « Il n'y a pas de règle, le tout c'est que ça doit être une relation qui s'inscrit dans la longue durée, et une relation de confiance totale ». Les relations familières présentent une complexité qu'il est délicat de limiter à une simple sujétion, le journaliste n'est pas uniquement dominé. Elles offrent des rapports efficaces, fondés sur la confiance, pour une récolte de l'information « moins risquée ». Il est nécessaire de croiser les sources car l'informateur a aussi sa logique dans l'échange, mais cela permet « de savoir où on va avec Untel, avoir l'assurance de ne pas être manipulé ». Ces relations offrent des privilèges, il faut en saisir les ressources. La familiarité donne plus rapidement accès aux informations, avantage décisif dans la logique concurrentielle du journalisme : « Tu es beaucoup plus opérationnel, les choses vont beaucoup plus vite, parce que tu connais ». Les journalistes disposent aussi des numéros personnels, et de la possibilité d'appeler « à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ». De même, les interlocuteurs donnent à quelques « rares privilégiés » (Accardo, 1995 : 240) des informations que les autres n'ont pas, ce sont des *happy-fews*. Pour exemple, nous pourrions citer l'entretien privé que s'est vu accorder « notre » journaliste avant une conférence de presse (officiellement en rapport avec une séance du conseil municipal). En effet, le journaliste ne prend

pas de notes et l'homme politique converse de façon naturelle sur des sujets⁷ qu'il refusera d'aborder, en présence d'un public plus large, lors de ladite conférence. Les contraintes pratiques de réalisation qui pèsent sur les journalistes (format, concurrence...) les amènent à valoriser la parole privée « entre initiés », opposée à la « langue de bois institutionnelle ». Dans cette perspective, la familiarité ne semble pas aller à l'encontre de la logique de la réalisation journalistique.

Pour nuancer et compléter le propos, il faut noter que le rapport aux sources ne peut être saisi à la seule lumière de cet engagement familial. La question du traitement de l'information fait apparaître d'autres logiques. Que faire publiquement de ce qui est recueilli *off* dans un cadre familial ? Cette technique du *off*, cet « instrument de coordination » (Legavre, 1992), matérialise la tension entre familiarité et exigence de publicité. Si on s'oblige à une vision ancrée dans la réalité⁸, on se rend compte que le lien est ténu entre la réalité des relations interpersonnelles dans la durée, la dimension stratégique d'efficacité, et le rendu obligatoire face à des contraintes de diffusion. La familiarité est bloquée par d'autres logiques de l'activité journalistique : « J'ai l'impression que ça n'évolue pas. On dépasse rarement un certain type de relation de collègues de travail. Ce sont vraiment des relations de travail, plus ou moins chaleureuses, plus ou moins conviviales ; l'affectif compte, la convivialité, c'est important. Je préfère être avec quelqu'un avec qui je peux parler plus librement, avec qui je peux plaisanter ». Ainsi, la grammaire naturelle n'est pas seulement mobilisée dans un but stratégique, mais la notion de plaisir est bien présente, même si elle est forcément limitée. « La relation, elle est très codée, elle est très spéciale. Il y a d'un côté des gens qui font une carrière politique et de l'autre, des gens qui ont un rôle direct sur l'image. Les rapports humains sont obligatoirement très faussés... C'est comme un prof et son élève. On va pas dire, on n'a pas le droit de se serrer la main, de rigoler, mais pendant l'année scolaire... ». L'impossibilité d'évacuer les aspects professionnels de la relation empêche le développement d'une relation véritablement plaisante.

Toutefois, la durée joue un rôle délicat, d'où l'idée d'étudier la relation de façon diachronique. À plusieurs reprises, nous avons entendu les journalistes parler de relations « sclérosantes »⁹, de « vieux liens », « d'amitiés », « de réflexes », « d'être trop soi-même dans le système ». La définition de la sclérose est intéressante : « Induration pathologique d'un organe ou d'un tissu, due à une augmentation du tissu conjonctif qu'il contient » (*Petit Robert*, 1992 : 896). On retrouve le mouvement complexe d'une augmentation (compréhension positive d'une plus grande efficacité, meilleure connaissance du réseau...) qui finit par provoquer un blocage. Les journalistes sont conscients de la nécessité de rompre « pour de bon » avec ce processus : changer de terrain, de domaine, même si l'évaluation de ce seuil varie de quatre à vingt ans. La compréhension des relations familières routinisées demande une attention particulière à toutes ces dimensions.

⁷ Campagne de J. Chirac, commentaires de « petites phrases » liées aux législatives.

⁸ Il y a des formats à respecter, les hommes politiques usent de la « langue de bois », etc.

⁹ Ce terme est également cité dans l'ouvrage de D. Carton (2002 : 12).

Quelle figure de la subjectivité ?

La dernière citation ouvre une piste. Si, dans ce système, le journaliste devient « trop lui-même », cela signifie qu'auparavant il était autrement. Qu'est-il alors ? Cette impossibilité de laisser une « partie de soi » en dehors des relations professionnelles, suite à une trop longue fréquentation du milieu familial est stimulante. Cela invite à interroger, plus tôt dans la carrière, le phénomène de recul – conscient ou non – du journaliste par rapport à son engagement auprès des sources. La distanciation se joue entre deux figures du même individu, le journaliste dans son engagement immédiat dans l'action et le journaliste en recul : « On est amené à jouer ce rôle mais à la marge, c'est intellectuellement » ou « Quand vous êtes avec les hommes politiques, vous avez parfois l'impression de jouer le rôle du journaliste politique ». L'affirmation d'une subjectivité, en dehors de l'engagement dans l'action, d'un décalage entre le journaliste qui tient ces propos et celui qui joue le rôle, n'est pas simplement un discours empreint d'une réflexivité étrangère à l'action. Quand bien même il ne s'agirait que de cela, il resterait une différence à faire entre un journaliste qui adhère totalement à son rôle, et un autre qui serait fortement en retrait, voire « dégoûté » (Accardo, 1995 : 254). Toutefois, les observations donnent à voir des journalistes qui enchaînent, dans des intervalles très courts, des engagements familiaux et des attitudes de distance. Il semblerait que la cause de ces décrochages soit un conflit intérieur entre un sentiment d'authenticité et les obligations professionnelles : « On est dans une espèce de rituel, ils ont leurs fonctions, et nous on a la nôtre, donc au bout d'un moment, on fait notre cinéma ensemble ». Ici, le journaliste se définit en opposition au rôle qu'il tient. Le maintien d'une identité offre un point d'appui par rapport à l'action en cours. Le régime d'engagement se trouve alors complètement renversé.

À partir de notes d'observation¹⁰, nous reviendrons sur les successions d'engagements variés. L'ouverture de la permanence d'un candidat aux élections législatives a fourni un excellent exemple. Dans ce cadre, nous pouvons isoler quelques situations types et les modes d'engagements respectifs des journalistes, mais il faut garder à l'esprit que cette typologie n'est qu'un outil de présentation, sachant que les nuances entre l'implication familière et la distance critique sont infinies et que les enchaînements sont rapides et incessants. Il est nécessaire de tenir compte de cette complexité et de ne pas limiter l'analyse à certaines situations – les plus familières par exemple. Une première situation est celle où un cercle, à géométrie variable mais exclusivement formé de journalistes, se regroupe à l'écart des politiques et des sympathisants, avant les discours officiels, après, ou pendant le buffet. Les journalistes sont physiquement en retrait des interlocuteurs et de tout engagement familial. Ils gardent, de façon visible, carnet de notes ou appareils photos, objets symboliques de la « tribu ». La distance se retrouve également dans les conversations naturelles, souvent humoristiques. Toutefois, le

¹⁰ Disponibles en annexes de notre travail (Berjoan, 2002).

journaliste reste totalement dans son rôle professionnel : il en arbore les symboles, les sujets de conversations sont exclusivement en rapport avec l'activité journalistique. La rupture se fait avec le monde politique, mais pas avec le rôle de journaliste. La deuxième situation-type est celle de la familiarité. Le journaliste entre dans la permanence, il « plonge dans le bain », selon son expression. Là, il est parfaitement familier, il va à la rencontre des présents, échange quelques mots, souriant, maîtrise les codes, honore les attentes familières du milieu. On retrouve cette configuration au buffet, après les discours, où les salutations, clins d'œil, regards, se renvoient de façon informelle et où il est bien délicat, pour un non-familier, de distinguer les fonctions des participants. Le buffet présente une nuance par rapport à la situation de familiarité à la permanence : le journaliste profite du cadre intime pour poser des questions et trouver des explications sur les discours tenus précédemment, le rôle professionnel reste présent. Cette présentation ne doit pas occulter que les variations sont instantanées et que l'engagement peut « basculer », sans que la situation change totalement : pendant les discours, notamment ceux des élus présents sur l'estrade, il y a une mise en scène, par un échange de regards et de sourires, de la complicité avec les journalistes au premier rang. Les journalistes se prêtent au jeu, mais dans le même temps, partagent – de façon visible – des commentaires et des rires, comme pour reprendre du recul. Enfin, les prises de distance du journaliste par rapport à son activité constituent un nouveau type de situation. Juste après le « plongeon », le journaliste nous invite à le suivre à l'écart et confie : « Pff, les mondanités ! ». Au cours de la soirée, d'autres signes comme celui-ci laissent transparaître une distance, tant avec le monde politique qu'avec le rôle joué par le journaliste dans son engagement familial.

Nous analysons ces ruptures comme le moyen pour le journaliste de retrouver un certain équilibre entre une identité authentique et son engagement familial. Ce décrochage, conscient ou non, permet de « ne pas être trop soi-même dans le système ». « Il y a forcément un moment où vous êtes en décalage [...]. Je m'observe, et c'est un ricanement, je ne fais rien d'autre que regarder, j'ai pas trouvé de solutions pour revenir dans ma peau et adhérer... mais c'est quand même salubre d'avoir ce regard et de se moquer de soi-même ». Les journalistes ont conscience de ces ruptures qui sont un décalage entre la situation professionnelle et un sentiment d'identité – « revenir dans ma peau » – mais la réflexivité les concernant est limitée à leur effet : le journaliste se rend compte de leur utilité pratique – « c'est salubre » – ou du côté néfaste de leur absence – « être trop soi-même » – sans pour autant les contrôler. Cette rupture de l'activité journalistique, à partir d'un sentiment d'identité, invite à reconsidérer la question de la sujétion-aliénation. D'abord, la distance indique le rejet d'une identité contenue dans les situations professionnelles familières. La construction d'un sentiment de soi se réalise en opposition à ces situations. La figure de la subjectivité – investie dans le travail – n'est donc pas forcément le reflet d'un sentiment authentique. Cette division de la subjectivité est également un moyen, largement non réflexif, de limiter l'aliénation – la frustration, la

dépossession d'un sentiment d'exister pour soi – qui accompagne ces situations : « Il n'y a plus ce carrefour entre la profession et la passion. Pendant quelques années, j'ai vécu, il y a eu une sorte d'osmose, quoi. J'étais au journal. Maintenant, je viens au journal. Comme à l'usine... ».

Cette partition de la subjectivité du journaliste est un élément important pour la compréhension du journalisme actuel. Une des deux figures – décrites par Cyril Lemieux (1992) – de l'excellence journalistique durant la Révolution française, et qui façonnent les conceptions actuelles du journalisme, met en avant l'investissement subjectif du journalistique. Aujourd'hui, la réalité de l'activité ne facilite pas la réalisation de ce modèle. Les raisons de cette non-implication, retrouvée parfois matériellement dans le « barème » adopté pour la signature¹¹, sont multiples et dépassent le cadre de cette étude : les contraintes de temps, de format, mais aussi « les figures imposées »¹². L'investissement se limite à des à-côtés subjectifs qui se perçoivent en interrogeant les rêveries des journalistes quant aux conceptions idéales-typiques de l'activité. Les deux projections retrouvées, de manière récurrente, sont la volonté d'écrire et l'action politique. Ce sont précisément les deux professions d'où est issu, en France, le journalisme professionnel moderne (Ferenczi, 1993). Ceci pose la question d'une nostalgie d'un journalisme encore non différencié de la littérature et de la politique. Si différence il y a, elle se joue dans la figure subjective de l'individu. Dans la relation aux sources, les manifestations purement subjectives sont limitées à de rares moments de subjectivation – expressions d'une subjectivité, dans la ponctualité d'un moment. Ces réactions sont plus en rapport avec le moment qu'avec l'identité de l'individu. Elles ne permettent pas un investissement comme le décrit le modèle de Cyril Lemieux (1992). Elles sont provoquées par les basculements violents d'une logique de l'activité professionnelle à un autre registre : le journaliste « pique une colère noire » devant la langue de bois d'un élu ; une autre fond en larme, touchée par l'humiliation publique d'une élue par « des insultes raz de caniveau anti-féministes primaires »¹³.

¹¹ Pas de signature, initiale, ou signature complète.

¹² Articles dont l'initiative ne revient pas au journaliste.

¹³ Entretien 2.

Conclusion

La recherche actuelle sur le statut de la subjectivité dans l'espace public donne quelques pistes stimulantes, mises à profit pour l'interprétation des situations de travail des journalistes¹⁴. Le travail de Philippe Corcuff (1999) a été précieux pour comprendre les mécanismes à l'œuvre dans la prise de distance de l'individu, face à lui-même, et dans la construction d'un sentiment de soi en relation, mais à distance du monde social. Une démarche inductive permet de retravailler un champ, déjà riche en analyses. Notre approche compréhensive veut souligner les tensions au sein de relations familières, souvent globalement condamnées, qui apparaissent ici sous un éclairage différent avec leurs contraintes, leurs ressources et la mise en avant de leur caractère évolutif. Nous souhaitons également contribuer à une réflexion critique sur les pratiques, fondée sur la complexité réelle de l'activité. Un article récent sur le cyberjournalisme (Pélissier, 2003 : 102) montre qu'une nouvelle forme de rapport aux sources, *via* le Web, « renforce la dépendance du journaliste » qui perd « les relations interpersonnelles stables et fécondes », sources d'« informations non filtrées ». Ceci montre à quel point il est délicat de réinventer les pratiques. Un « nouveau » rapport aux sources offre une prise pour apprécier « l'ancien », de façon plus nuancée. Une vision complexe de l'activité ne doit pas dissuader la réflexion critique, mais persuader que celle-ci doit s'appuyer sur une conception ancrée dans la réalité des pratiques et du sens donné à celle-ci par les acteurs. Certes, la critique qui s'appuie implicitement sur une conception idéal-typique de la réalité est attirante mais difficilement transposable en situation.

Références

- Accardo A., 1995, *Journalistes au quotidien. Essais de socioanalyse des pratiques*, Bordeaux, Éd. Le Mascaret.
- Baisnée O., 2000, « Les journalistes, seul public de l'union européenne ? », *Critique internationale*, 9, pp. 30-35.
- Berjoan Th., 2002, *Le journaliste politique et ses sources. Régime de familiarité et figures de la subjectivité*, DEA de science politique, Ceriep, Université Lyon 2.
- Bourdieu P., 1994, « L'emprise du journalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, pp. 3-9.
- 1996, *Sur la télévision suivi de L'emprise du journalisme*, Paris, Éd. Liber/Raisons d'agir.
- Carton D., 2003, « Bien entendu... c'est off ». *Ce que les journalistes politiques ne racontent jamais*, Paris, A. Michel.

¹⁴ De nombreux chercheurs alimentent ce programme de travail : Ph. Corcuff, F. Dubet, J.-C. Kaufmann, D. Martuccelli, Fr. de Singly.

- Corcuff Ph., 1999, « Le collectif au défi du singulier : en partant de l'habitus », pp. 95-137, in : Lahire B., dir., *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, Éd. La Découverte.
- Ferenczi Th., 1993, *L'invention du journalisme en France*, Paris, Plon.
- Halimi S., 1997, *Les nouveaux chiens de garde*, Paris, Éd. Liber/Raisons d'agir.
- Kaufmann J.-Cl., 1997, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Paris, Nathan.
- Lapassade G., 1991, *L'ethnosociologie*, Paris, Éd. Méridiens Klincksieck.
- Le Bohec J., 2000, *Les mythes journalistiques*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Legavre J.-B., 1992, « Off the record. Mode d'emploi d'un instrument de coordination », *Politix*, 19, pp. 135-157.
- Lemieux C., 1992, « La révolution française et l'excellence journalistique au sens civique », *Politix*, 19, pp. 31-36.
- 2000, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié.
- Neveu É., 2001, *Sociologie du journalisme*, Paris, Éd. La Découverte.
- Pélissier N., 2003, « Un cyberjournalisme qui se cherche », *Hermès*, 35, pp. 99-106.
- Thévenot L., 1990 « L'action qui convient », pp. 39-69, in : Pharo P., Quéré L., dirs, *Raisons pratiques*, 1, Paris, Éd. École des hautes études en sciences sociales.
- 1994, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses*, 17, pp. 72-101.